

EN FAMILLE

Par Hector Malot

I

Comme cela arrive souvent, le samedi vers trois heures, les abords de la porte de Bercy étaient encombrés, et sur le quai, en quatre files, les voitures s'entassaient à la queue leu leu : haquets chargés de fûts, tombereaux de charbon ou de matériaux, charrettes de foin ou de paille, qui tous, sous le clair et chaud soleil de juin, attendaient une visite de l'octroi, pressés d'entrer dans Paris à la veille du dimanche.

Parmi ces voitures, et assez loin de la barrière, on en voyait une d'aspect bizarre avec quelque chose de misérablement comique, sorte de roulotte de forains, mais plus simple encore, fermée d'un léger châssis tendu d'une grosse toile, avec un toit en carton bitumé, le tout porté sur quatre roues basses. Autrefois la toile avait dû être bleue, mais elle était si déteinte, salie, usée, qu'on ne pouvait s'en tenir qu'à des probabilités à cet égard, de même qu'il fallait se contenter d'à peu près si l'on voulait déchiffrer les inscriptions effacées qui couvraient ses quatre faces : l'une, en caractères grecs, ne laissait plus deviner qu'un commencement de mot : *photog* ; celle au-dessous semblait être en allemand *graphic* ; une autre de l'italien *FIA* ; enfin la plus fraîche et française, celle-là : PHOTOGRAPHIE, était évidemment la traduction de toutes les autres, indiquant ainsi, comme une feuille de route, les divers pays par lesquels la pauvre guimbarde avait roulé avant d'entrer en France et d'arriver enfin aux portes de Paris.

Était-il possible que l'âne qui y était attelé l'eût amenée de si loin jusque-là ?

Au premier coup d'œil on pouvait en douter, tant il était maigre, épuisé, vidé ; mais, à le regarder de plus près, on voyait que cet épuisement n'était que le résultat des fatigues lougueusement endurées dans la misère. En réalité, c'était un animal robuste, d'assez grande taille, plus haute que celle de notre âne d'Europe, élancé, au poil gris cendré avec le ventre clair malgré les poussières des routes qui le salissaient ; les lignes noires transversales marquaient ses jambes fines aux pieds rayés, et, si fatigué qu'il fût, il n'en tenait pas moins sa tête haute d'un air volontaire, résolu et coquin. Son harnais se montrait digne de la voiture, rafistolé avec des ficelles de diverses couleurs, les unes grosses, les autres petites, au hasard des trouvailles, mais qui disparaissaient sous les branches fleuries et les roseaux, coupés le long du chemin, dont on l'avait couvert pour le défendre du soleil et des mouches.

Près de lui, assise sur la bordure du trottoir, se tenait une petite fille de onze à douze ans qui le surveillait.

Son type était singulier : d'une certaine incohérence, mais sans rien de brutal dans un très apparent mélange de race. Au contraire de l'inattendu de la chevelure pâle et de la carnation ambrée, le visage prenait une douceur fine qu'accentuait l'œil noir, long, futé et grave. La bouche aussi était sérieuse. Dans l'affaissement du repos, le corps s'était abandonné ; il avait les mêmes grâces que la tête à la fois délicates et nerveuses ; les épaules étaient souples, d'une ligne menue et fuyante dans une pauvre veste carrée de couleur indéfinissable, noire autrefois probablement ; les jambes volontaires et fermes dans une pauvre jupe large en loques ; mais la misère de l'existence n'enlevait cependant rien à la fierté de l'attitude de celle qui la portait.

Comme l'âne se trouvait placé derrière une haute et large voiture de foin, la surveillance en eût été facile si, de temps en temps, il ne s'était amusé à happer une guêlée d'herbe, qu'il tirait discrètement avec précaution, en animal intelligent qui sait très bien qu'il est en faute.

— Palikare, veux-tu finir !

Aussitôt il baissait la tête comme un coupable repentant, mais dès qu'il avait mangé son foin en clignant de l'œil et en agitant ses oreilles, il recommençait avec un empressement qui disait sa faim.

A un certain moment, comme elle venait de le gronder pour la quatrième ou cinquième fois, une voix sortit de la voiture, appelant :

— Perrine !

Aussitôt sur pied, elle souleva un rideau et entra dans la voiture où une femme était couchée sur un matelas si mince qu'il semblait collé au plancher :

— As-tu besoin de moi, maman ?

— Que fait donc Palikare ?

— Il mange le foin de la voiture qui nous précède.

— Il faut l'en empêcher.

— Il a faim.

— La faim ne nous permet pas de prendre ce qui ne nous appartient pas ; que répondrais-tu au charretier de cette voiture s'il se fâchait ?

— Je vais le tenir de plus près.

— Est-ce que nous n'entrons pas bientôt dans Paris ?

— Il faut attendre pour l'octroi.

— Longtemps encore ?

— Tu souffres davantage !

— Ne t'inquiète pas ; l'étouffement du renfermé ; ce n'est rien, dit-elle d'une voix haletante, sifflée plutôt qu'articulée.

C'était là les paroles d'une mère qui veut rassurer sa fille ; en réalité, elle se trouvait dans un état pitoyable, sans respiration, sans force, sans vie, et, bien que n'ayant pas dépassé vingt-six ou vingt-sept ans, au dernier degré de la *cachexie* ; avec cela, des restes de beauté admirables, la tête d'un pur ovale, des yeux doux et profonds, ceux mêmes de sa fille, mais avivés par le souffle de la maladie.

— Veux-tu que je te donne quelque chose ? demanda Perrine.

— Quoi ?

— Il y a des boutiques, je peux t'acheter un citron ; je reviendrais tout de suite.

— Non. Gardons notre argent. Nous en avons si peu ! Retourne près de Palikare et fais en sorte, si tu peux, de l'empêcher de voler ce foin.

— Cela n'est pas facile.

— Enfin, veille sur lui.

Elle revint à la tête de l'âne et, comme un mouvement se produisait, elle le retint de façon qu'il restât assez éloigné de la voiture de foin pour ne pas pouvoir l'atteindre. Tout d'abord il se révolta et voulut avancer quand même, mais elle lui parla doucement, le flatta, l'embrassa sur le nez ; alors il abaissa ses longues oreilles avec une satisfaction manifeste et voulut bien se tenir tranquille.

N'ayant plus à s'occuper de lui, elle put s'amuser à regarder ce qui se passait autour d'elle : le va-et-vient des bateaux mouches et des remorqueurs sur la rivière ; le déchargement des péniches au moyen des grues tournantes qui allongeaient leurs grands bras de fer au-dessus d'elles et prenaient, comme à la main, leur cargaison pour la verser dans des wagons quand c'étaient des pierres, du sable ou du charbon, ou les aligner le long du quai quand c'étaient des barriques : le mouvement des trains sur le pont du chemin de fer de ceinture dont les arches barraient la vue de Paris qu'on devinait dans une brume noire, plutôt qu'on ne le voyait ; enfin, près d'elle, sous ses yeux, le travail des employés de l'octroi qui passaient de longues lances à travers les voitures de paille, ou escaladaient les fûts chargés sur les haquets, les perçaient d'un fort coup de foret, recueillaient dans une petite tasse d'argent le vin qui en jaillissait et en dégustaient quelques gouttes qu'ils crachaient aussitôt.

Comme tout cela était curieux, nouveau, et elle s'y intéressait si bien, que le temps passait sans qu'elle en eût conscience.

Déjà un gamin, d'une douzaine d'années, qui avait tout l'air d'un clown, et appartenait sûrement à une caravane de forains dont les roulottes avaient pris la queue, tournait autour d'elle depuis dix bonnes minutes sans qu'elle eût fait attention à lui, lorsqu'il se décida à l'interpeller :

— V'là un bel âne !

Elle ne dit rien.

— Est-ce que c'est un âne de notre pays ? Ça m'étonnerait joliment.

Elle l'avait regardé, et voyant qu'après tout il avait l'air bon garçon, elle voulut bien répondre :

— Il vient de Grèce.

— De Grèce !

— C'est pour cela qu'il s'appelle Palikare.

— Ah ! c'est pour cela !

Mais malgré son sourire entendu, il n'était pas du tout certain qu'il eût très bien compris pourquoi un âne qui venait de Grèce pouvait s'appeler Palikare.

— C'est loin, la Grèce ? demanda-t-il.

— Très loin.

— Plus loin que... la Chine ?

— Non, mais, loin, loin.

— Alors, vous venez de la Grèce ?

— De plus loin encore.

— De la Chine ?

— Non ; c'est Palikare qui vient de la Grèce.

— Est-ce que vous allez à la fête des Invalides ?

— Non.

— Où allez-vous aller ?

— A Paris.

— Où allez-vous remettre votre roulotte ?

— On nous a dit à Auxerre qu'il y avait des places libres sur les boulevards des fortifications.

Il se donna de fortes claques sur les cuisses en plongeant de la tête.

— Les boulevards des fortifications, oh ! là ! là ! là !

— Il n'y a pas de places ?

— Si.

— Eh bien ?

— Pas pour vous. C'est voyou, les fortifications. Avez-vous des hommes dans votre roulotte, des hommes solides qui n'aient pas peur d'un coup de couteau ! J'entends d'en donner et d'en recevoir.

— Nous ne sommes que ma mère et moi, et ma mère est malade.